

# **L'Acte Psychanalytique**

*Petite Introduction à une anthropologie  
structurale générale*

**Séminaire de Marc LEBAILLY**

*Le 18 septembre 2021*

## Table des matières

<b>1. Reprise et transition.....</b>	<b>2</b>
<b>2. Digression sur la confusion des sentiments : la rencontre, l'amour, la passion, au regard de la sexualité .....</b>	<b>6</b>
<b>3. De la rencontre subjective initiale .....</b>	<b>20</b>
<b>4. Du viol et de la séduction perverse envisagée comme la continuation de la relation sexuelle considérée comme ordinaire.....</b>	<b>30</b>
<b>5. ... Finale : La Princesse de Clèves, un roman qui recèle, autant qu'il en fait dénégarion, une interrogation culturelle sur la question de l'intégration du subjectif dans la réalité sociale .....</b>	<b>37</b>

## 1. Reprise et transition

---

J'ai tenté de montrer que le Roman moderne adopte l'idéologie rationaliste discursive pour structurer son récit. Idéologie rationaliste qui objective ce dont on veut traiter et la manière dont on rend compte de ce qui fait question. L'objectivité moïque et le caractère fictionnel du récit assure de le situer sur une autre scène de telle sorte qu'il acquière une dimension d'extériorité objectale qui le démarque de l'autobiographique littérale et déclarée, ou de l'autofiction. Lévi-Strauss considère, tout à son obnubilation de prouver qu'avec l'avènement du rationalisme « scientifique » (moïque) au XVIIème siècle, que la structure du mythe disparaît en même temps que la pensée sauvage s'absente du récit romancé sous l'hégémonie de la pensée productive. Le récit serait alors débarrassé de la structure symbolique qui fait consistance - à tort, comme on l'a vu et ce, à plusieurs chefs - avec la promotion du « fait » rendu objectivable. Car cette pensée rationalisante est capable de circonvenir, de décrire, de poser implicitement des hypothèses d'intelligibilité et, enfin, d'en expliquer le pourquoi et le comment. Il avait donc manqué à Lévi-Strauss que derrière cette discursivité, apparemment sans squelette symbolique dû à la structure du mythe, ce dernier était pourtant présent dans le roman. Structure « sémiologique moderne » qui n'emprunte pas son mode d'expression et d'opposition binaire de « signifiants symboles » au bestiaire et au végétal ni à l'évocation d'êtres surnaturels. Elle réapparaît en utilisant et traitant de signifiants idéologiques ou moraux, techniques, philosophiques pour bricoler sous l'égide de la pensée sauvage, toujours à l'œuvre, un système qui fait armature cachée du récit romanesque et qui, en sous-main, détermine pour partie son développement et son intention. Cette intentionnalité n'échappe nullement ni au lecteur, ni aux critiques et aux historiens de la littérature. C'est dire que le récit, qui se présente comme une expression super structurelle (sémantique) para scientifique d'une problématique psychologique, sociologique, politique, philosophique sous l'égide de la pensée rationnelle, plus ou moins déductive ou inductive selon le cas, mais en tout état de

cause se présentant comme objective, reste travaillé par les préoccupations propres au mythe. Le roman, de ce point de vue, est toujours une réflexion ou une méditation, à travers une fiction autobiographique, sur les affaires, l'ordre du monde et de la société. C'est ce qui fait en général son succès, ou pas, auprès de son public. Je dirais même que le roman, dans cette perspective, a pour ambition, comme la psychanalyse freudo lacanienne par ses évocations, de tangenter la « vérité » qui travaille ces différents champs. Il semble en effet, sauf pour ceux qui ont une véritable passion pour la littérature (cela existe !), que les amateurs de roman se recrutent à ces deux seuls niveaux de lecture. Peu, consciemment, cherchent le « ce qu'on dit » énonciatif qui est en fait rencontre subjective. Et c'est très bien comme ça. Mais s'il n'y avait que ces niveaux de lecture qui mobilisent la superstructure « rationnelle » et l'infrastructure « symbolique » du récit (sémiologico-sémantique), on ne verrait pas bien à quoi servirait le niveau « subjectif » humanisant du roman. Le roman n'aurait alors qu'une fonction distrayante ou, au mieux, divertissante. Sorte de fonction de « panem et circenses » des temps modernes qui assure de la paix psychosociale en rendant intelligibles et appréhendables les vicissitudes de la vie.

L'énigme qu'il me semble rester à lever, c'est le fait que l'on s'accorde à considérer que le Roman moderne commence avec *La Princesse de Clèves*. Ce n'est pas anodin si on se place non pas d'un point de vue historique ou ethnologique, mais d'un point de vue anthropologique. En quoi ce roman d'amour ferait rupture avec les récits et romans antécédents ? Comme nous l'avons vu, on peut alléguer un certain nombre de raisons qui ferait de Madame de la Fayette l'inventeur du roman moderne. Par exemple la construction très particulière du roman ou son style réputé, dès sa parution, comme remarquable. On a vu que ce n'est pas cela qui rend un roman impérissable. Le thème de la passion amoureuse n'est pas non plus une novation ; on a vu qu'il est courant depuis que la littérature existe. On pourrait alléguer qu'elle serait la première à introduire en littérature l'idéologie rationaliste comme je viens de le

rappeler. En effet, les récits et romans antérieurs n'y avaient pas recours de manière aussi radicale. Ils faisaient appel certes à l'organisation rationnelle des idées, mais sacrifient encore au surnaturel. Pour le dire autrement à l'attrait des superstitions et au culte de l'irrationnel en tant qu'ils confèrent au sacré puisqu'ils jouent de l'incompréhensible. En particulier le roman baroque que l'on peut qualifier de dionysiaque alors que la rationalité de Madame de la Fayette serait plutôt de l'ordre d'un esprit apollonien. La Mort aussi hante ce type de roman baroque. Il y a à la fin du XVIIIème siècle une résurgence très admirable de ce type de roman baroque. Je veux parler du roman de Jan Potocki *Le Manuscrit trouvé à Saragosse*<sup>1</sup> dont la première version date de 1794. De fait c'est un roman hybride. On s'accorde à y trouver des relents de roman fantasmagorique ou picaresque. C'est sans doute exact. D'autres y trouvent une dimension initiatique. C'est aussi vrai. Mais ce qui m'a intéressé dans ce roman foisonnant c'est que j'y vois une théorisation « romanesque » du passage du roman baroque au roman moderne dans son ultime version de 1810 (il y a trois versions 1794, 1805 et 1810) où le dénouement explique le pourquoi des énigmes surnaturelles enchevêtrées relatées dans le début du roman. En effet, le dénouement se présente comme l'évanouissement des tourments fantastiques et terrorisants que des êtres maléfiques surnaturels ont fait subir aux différents protagonistes du roman au cours d'aventures improbables. La liquidation de ces terreurs apparaît alors comme le triomphe de la pensée rationnelle sur les mystères induits par la superstition. Manière d'exalter la puissance (toute puissance ?) de la raison. Bien sûr, il s'agit de la lecture particulière (structurale) que je propose de l'intention implicite de ce roman. Interprétation sans doute simpliste.

Pourquoi revenir au roman de Madame de Lafayette ? Parce qu'il me semble que ce qui a été dit antérieurement ne suffit sans doute pas à expliquer pourquoi on fait

---

<sup>1</sup> Jan Potocki est un aristocrate polonais, écrivain et grand voyageur. *Le Manuscrit trouvé à Saragosse*, écrit en français, est un roman bien intéressant pour un psychanalyste...

consensus pour acquiescer que *La Princesse de Clèves* serait le premier roman moderne. Nous avons qu'on ne peut recourir au style pour décider qu'il fait origine. L'histoire en soi est d'une banalité certaine. J'ai montré que le thème de l'amour passionné contrarié est quasiment inhérent à la littérature depuis la nuit des temps. Il n'y a donc pas matière là non plus à déterminer qu'il soit extraordinaire. Pourquoi une banale histoire d'amour racontée dans un style d'une élégance indéniable (la belle langue classique de cette époque) serait d'une part originaire et d'autre part patrimoine indéniable de l'humanité ? Certes, il s'agit d'une histoire de « rencontre » qu'on expose comme hors du commun. Mais de fait, une rencontre subjective, quelle qu'elle soit n'est pas forcément extraordinaire. C'est donc sans doute autour de cet effet de rencontre et la manière dont Madame de Lafayette la traite qu'il y a quelque chose d'innovant. Nous verrons.

Mais avant d'y revenir plus précisément, je vais m'autoriser une longue digression qui me semble nécessaire à la compréhension de ce que je compte élaborer sur la singularité de l'œuvre de Madame de la Fayette. Il me paraît, en effet, nécessaire d'en dire théoriquement et selon la psychanalyse structurale sur l'amour, la sexualité, l'envie, le désir, la rencontre, la passion et de tenter de sortir de la confusion qui règne parmi ces notions. Confusion qui ne permet pas de sortir de l'idéologie et de l'idéalisation.

## 2. Disgression sur la confusion des sentiments : la rencontre, l'amour, la passion, au regard de la sexualité

---

Il faut dire que je suis toujours étonné de l'effet que fait sur ceux qui écoutent, et parfois entendent, ce qui se dit dans ce séminaire. Quand j'aborde un concept, ou un aspect particulier de la psychanalyse structurale dans ses effets, il y a alors une sorte de survalorisation immédiate de ce qui se dit comme si s'était révélée, là, la pierre philosophale de la psychanalyse structurale. Cela a été particulièrement perceptible quand j'ai reprécisé ce qu'il en est du Sujet et de sa place dans la métapsychologie structurale. Quelques-uns n'ont pas manqué de l'idéaliser au point de tenir pour rien, c'est-à-dire pour imaginaire, dans le sens de l'illusoire, ce qu'il en est du Moi. A partir de quoi on justifie encore le Moi comme étant haïssable. Ce qui n'est pas mon propos. Loin de là. Le Moi est effectivement le fait du registre imaginaire sémantique, mais ce n'est pas pour autant qu'il soit illusoire ou trompeur. Digne d'un mépris aristocratique où seule l'instance subjective s'avère valeureuse. Cette attitude apparaît tout à fait explicitement dans les fins de cure des psychanalystes, des mystiques et des artistes. Ce qui rend difficile la mise en dynamique du Moi et du Sujet... et quasi impossible l'intégration et la participation au collectif dans cette phase de fin de psychanalyse. C'est le signe que cette attitude aristocratique ne fait que masquer une peur intense d'intégrer le collectif. On en voit même qui sont prêts à renoncer aux « trivialités » du Moi pour se réfugier dans ce prétendu olympe subjectif. Vous le savez, à défaut de l'avoir entendu et assimilé, ces instances ne sont rien seules ou même clivées ; l'une faisant alors sa vie indépendamment ou même faisant fi de l'autre ! Rien n'est moins vrai. Le Moi dans son aptitude à la compréhension motivée par la quête, donne accès au « vivre » ; le Sujet lui, antérieurement, donne accès à l'Ex-Sistence. Il faut leur dynamique pour actualiser dans le collectif l'Ex-Sistence au travers du Vivre. Dans la psychanalyse structurale, il n'y a pas de concept « pierre philosophale ». Parce qu'elle est structurale son modèle est systémique dont chaque élément conceptuel a la même valence que tous les autres. Il n'y en a pas un qui, synecdotalement spécifie la

psychanalyse structurale. Elle est systémique et non normative. Bien sûr on peut faire d'un concept une sorte de pierre philosophale qui explique tous les autres. C'est une question d'idéalisation collective. Pour que cette idéalisation collective advienne il suffit que quelqu'un, qui ait une sorte d'aura, idéalise tel ou tel concept et que cette idéalisation soit reprise au sein d'un groupe. Et cela arrive à chaque fois qu'il me vient de préciser un concept de manière d'abord épistémologique en évoquant sa genèse et son mode de construction, puis en proposant une définition et sa position et sa fonction dans le système structural de l'appareil psychique. Comme si ce travail besogneux avait sur certains un effet de révélation. De la révélation à l'idolâtrie il n'y a qu'un pas vite franchi. Et on oublie alors les autres éléments métapsychologiques du système ; ou on les banalise. Cette fâcheuse manie n'est pas nouvelle. Elle était déjà active du temps de Freud, elle s'est amplifiée avec Lacan et elle persiste toujours parmi ses adeptes.

Il me semble que le terme « rencontre » a eu ce destin funeste. Certes la rencontre telle que je tente d'en définir l'origine métapsychologie du côté d'une possibilité réelle « d'intersubjectivité » mérite qu'on s'y attarde théoriquement. Mais ce n'est pas une raison pour faire comme si on avait découvert le graal qui érige les relations humaines au-dessus des contingences des relations objectales. Relations objectales impures bonnes pour des goujats qui méritent, à défaut de pouvoir les ignorer, de les tenir pour rien. Derrière cette attitude il y a l'illusion qu'on accéderait alors à une supériorité non seulement vis-à-vis de nos semblables mais aussi sur l'ensemble du vivant. Une sorte de divinisation à la petite semaine... On a la transcendance qu'on peut. Celle-là est puérile. Il ne faut jamais oublier que la psychanalyse structurale, à la suite de l'ethnologie structurale, a pour résultats, à défaut d'être un objectif, le désenchantement, pour reprendre l'expression de Max Weber, de l'être au monde psychique d'Homo sapiens de la même manière que l'ethnologie structurale a eu pour effet (contre lequel tous les beaux esprits philosophiques se sont mobilisés) le



désenchantement du social. Désenchantement du collectif que la psychanalyse structurale contribue à accentuer. Je dirais même à radicaliser. Dans mon esprit le désenchantement à la fois psychique et social n'a rien d'un pessimisme ou d'une fatalité mauvaise et désastreuse contre laquelle il faut opposer un stoïcisme ou un optimisme voir un épicurisme de bon aloi, à la manière de Freud ou de Lacan. Il faut prendre ce terme de désenchantement du côté de l'objectivité matérialiste simple qui permet à la fois la désidérialisation et la dédramatisation philosophico religieuse. Désenchanter c'est accéder, après un long voyage, comme dit le poète, « à *la vie simple et tranquille* » mais profondément intense et parfois réjouissante. La joie disait Spinoza. Cela nous exonère seulement d'être condamnés à la poursuite du bonheur et du malheur et au-delà du bien et du mal prophétisait Nietzsche. Ce sont l'idéalisation et la dramatisation qui rendent la vie impossible. Si le Moi est débarrassé des deux instances supplétives transitoires qui les génèrent pourquoi le vivre serait-il impossible ou bien cette vallée de larmes que l'on nous promet depuis deux mille ans ? Il y a des péripéties bonnes ou mauvaises (toujours selon Spinoza) mais rien qui puisse nous la faire considérer comme impossible. Quoiqu'on en pense, la dynamique moïco-subjective, quand elle advient, est banalement ataraxique et permet d'accéder à l'équanimité permanente. Cette histoire de rencontre qui serait subjective, et pas moïque, ouvrirait sur cet autre mode d'interaction psychique qui serait, elle, interhumaine et non plus objectale. Cela a eu son petit effet cette rencontre avec le concept de rencontre. Il me semble qu'on en a maintenant plein la bouche de cette rencontre avec la « rencontre » ! Cela a même déclenché quelque chose de l'ordre de la ferveur. La même ferveur qu'il y a des lustres quand on avait plein la bouche du terme de « désir » que Lacan avait défini autrement que Freud. On a réservé ici il y a quelque temps le même sort à la « position subjective ». Admettre que cette idéalisation est un temps nécessaire pour qu'il y ait assimilation, soit ... mais il ne faudrait pas que ça dur trop !

Je vais vous décevoir, il n'y a rien de plus banal et de plus commun qu'une rencontre. Une rencontre est un instant qui fait évènement et cet évènement peut avoir de multiples destins. Parfois d'exception, la plupart du temps ordinaires ou même pathologiques. Il est vrai que si on s'en tient à sa modélisation théorique, cela peut interpeler. A bon droit. Une rencontre s'opère toujours hors du temps chronologique. Elle n'est qu'immédiate. Elle est instantanée, elle ne s'inscrit dans aucun passé et n'ouvre intrinsèquement vers aucun futur. Cette instantanéité laisse entrevoir la durée du toujours présent maintenant et, partant, quelque chose qui pourrait être indestructible entre humains. Elle ne mobilise aucun enjeu et ne suscite aucun projet. Elle est. A ce titre cet évènement n'est absolument pas banal. Il laisse éprouver et ressentir toute cette dimension subjective inconsciente qui est par ailleurs tout à fait inaccessible. Si on voulait se convaincre du caractère « d'instant » plus ou moins suspendu, il n'est qu'à se référer aux destins qu'il a dans le cadre de la cure psychanalytique une fois qu'il s'est actualisé dans une séance préliminaire sous les espèces de l'effondrement. On a vu antérieurement que cet effondrement a quelque chose d'essentiel pour l'adresse en psychanalyse. Je vous l'ai dit à plusieurs reprises cette rencontre, la plus authentique qui soit, peut déboucher dès l'entrée en cure par la mise en place d'une affinité élective asymétrique où, comme dans la phase d'effondrement de la séance préliminaire, le psychanalyste est situé en position subjective et le psychanalysant la plupart du temps dans une position prémoïque. Dans cette occurrence il le restera, dans le meilleur des cas, jusqu'à la fin de la cure malgré la mise en scène obligée des répétitions. Mais cette affinité élective asymétrique pure et parfaite n'est pas le destin le plus courant de cet évènement de rencontre psychanalytique.

Il peut déboucher dès l'entrée sur un délire à bas bruit, ou parfois spectaculaire, soit « d'amour » c'est-à-dire érotomaniaque, soit de haine pseudo paranoïde dans le cas de l'hystérie. Ce que les psychanalystes freudiens appelaient amour de transfert dans le premier cas, réaction thérapeutique négative dans le deuxième cas. Cette mise en

scène répétitive immédiate rend la poursuite de la cure polluée par ce délire ou érotomaniac ou pseudo paranoïde et ce au moins à un certain moment de la cure. Il est alors vécu par le psychanalysant sur le mode « *je sais bien que je délire mais quand même ce que j'éprouve est véritable* ». Plus ou moins explicitement ils se réfèrent à cet effet de rencontre pour justifier cette dénégation qui parfois s'incorpore au délire « *ce ne peut être tout à fait délirant ce que j'éprouve puisqu'il y a eu rencontre monsieur (ou madame) le psychanalyste* » !

Pour les psychonévroses défensives, on ne peut pas à proprement parler d'entrée dans une affinité élective asymétrique qui s'installerait à l'orée de la cure. L'affinité élective concerne un processus de liquidation des instances prémoïques transitoires et substitutives (Idéal du Moi/Surmoi) au profit du Moi et de la mise en œuvre de la dynamique Sujet/Moi ou Moi/Sujet. Au mieux dans le cas de la névrose obsessionnelle il y a mise en place d'une relation d'affinité élective partielle. En effet, ce qui fait le noyau de cette névrose c'est la persistance du fonctionnement du « Moi idéal » (totalitaire) qui n'aurait pas cédé totalement sa place aux instances substitutives transitoires prémoïques. Ce qui fait que celles-ci ne peuvent s'éclipser au profit du Moi. Le versant relationnel d'affinité élective dans ces cures concerne seulement la mosaïque des instances moïques imaginaires quand elles sont clivées du Moi Idéal (totalitaire). On peut considérer qu'elles s'opposent dans la cure aux effets ravageurs du Moi totalitaire qui continue d'agir du côté de la destructivité adressée à l'autre sur un mode délirant. Donc au psychanalyste. C'est cette dualité conflictuelle qui se répète dans la cure (pour faire image, on pourrait faire appel au syndrome Gollum pour les amateurs du *Seigneur des anneaux* !). Ce qui est mis en scène dans la cure c'est ce clivage. La plupart du temps, en tous cas dans la phase constructive de la cure, ce sont les mythologies prémoïques ; le Moi idéal dans son caractère totalitaire agit en sous-main à travers toutes une série de symptômes discrets (retard, lenteur dans la manière de parler, rationalisations sans fin,

colère...etc.). Manière, encore politiquement correcte, d'agresser le psychanalyste avec pourtant une intention meurtrière préconsciente.

Dans le cas de psychose mélancolique, la rencontre très éphémère et très confuse, sans effet d'effondrement, permet, miraculeusement, l'entrée dans la cure. Mais c'est le Moi idéal totalitaire (destructif) retourné contre la personne propre qui installe d'emblée son délire. Contrairement à ce qui se passe dans la névrose obsessionnelle, la dualité conflictuelle psychique entre Moi Idéal et instances prémoïques (Idéal du Moi / Surmoi) n'est pas incarné par le psychanalysant. S'il y a dichotomie, elle s'organise autrement. La compulsion d'autodestruction envahissante reste du côté du psychanalysant et tout se passe comme si les instances prémoïques qui s'opposent aux visées délétères du Moi idéal sont incarnées par le psychanalyste...qui de ce fait est la proie privilégiée de cette instance totalitaire. D'où la nécessité d'un protocole Tom... où l'on tente si ce n'est de détourner tout au moins de diluer cette obsession auto agressive sur tous ceux qui participent à ce protocole... ce n'est donc pas un protocole « soutenant », ou il ne l'est qu'en apparence, mais pas du point de vue métapsychologique. Les soignants impliqués dans le protocole expérimental Tom, mis en place à la Maison de Santé Hygie, se présentent comme des boucs émissaires de la pulsion destructrice pour la détourner de l'autodestruction. En effet, dans le cas de la psychose mélancolique, il y a à l'origine un manque d'adresse en psychanalyse. Il s'agit d'un effet plus que fugitif de rencontre, très, très fragile. Il en est d'ailleurs de même dans le cas de la psychose paraphrénique et dans ces deux occurrences on ne peut pas parler véritablement d'affinité élective asymétrique puisqu'il n'y a que délire. Dans cette occurrence, c'est le psychanalyste qui adresse le psychanalysant à l'analyse, il l'y assigne. Le psychanalyste est d'emblée comme un complice bienveillant inscrit dans le délire puisqu'il l'accueille sans le contre dire. Ce qui fait tenir la cure c'est d'une part parce que le délire est dans le temps suspendu toujours présent. Mais l'hypothèse complémentaire qu'il faut poser c'est qu'il y aurait dans ce

temps suspendu réminiscence « inconsciente » de la rencontre initiale. Une sorte d'interaction passionnelle pressentie.

Le dernier destin de cette rencontre préliminaire est qu'elle s'inscrit du côté de la passion anobjectale d'emblée. Elle ne débouche pas sur une affinité élective asymétrique. Pourtant, elle se présente phénoménologiquement comme une affinité élective pure et parfaite décrite précédemment. A ceci près qu'elle est de l'ordre de la passion et non pas de l'élection. Passion dès l'origine pour l'expression subjective et l'énigme qu'elle pose au psychanalysant laquelle est partagée par le psychanalyste. Cela arrive dans les psychanalyses dont l'issue s'avérera mystique, psychanalytique (ou les deux) ou artistique. Dans cette perspective la fin de la cure ne se pose pas comme la liquidation de l'affinité élective : Il n'y a pas à proprement parler « au revoir et merci ». A la fin de la cure, il peut y avoir séparation simple. Se joue alors l'autonomie psychique attestée tant du côté de l'impétrant psychanalyste que du côté du psychanalyste. Il n'y aura aucune manifestation dans le vivre, ni du psychanalyste ni du psychanalysant qui a alors terminé sa cure. Mais la passion peut parfois s'actualiser dans le vivre du côté de participer à la même passion pour la psychanalyse dans la réalité sociale, ou la musique ou l'art en général. C'est un prolongement logique.

Par exception exceptionnelle, un cas sur dix mille disent les hindous (autant dire que la probabilité statistique est quasiment nulle) se dévoile chez le psychanalysant une réelle dimension psychique au mysticisme laïc qui fait parfois écho aléatoirement à celle du psychanalyste. Alors peut advenir, une passion partagée dans le vivre telle que l'ont vécue Jean de La Croix et Thérèse d'Avila ou Héloïse et Abélard ! Avec Ex-Stase ou Acte Sexuel. Ou non.

A ce propos il faudrait être stupide pour penser que l'Ex-Stase serait la sublimation de l'orgasme sexuel tel que Freud en fait l'hypothèse. Si on veut comprendre quelque chose à l'Acte sexuel d'abord il faut le situer exclusivement du côté de la passion

subjective et non pas de la relation d'objet. Ensuite il faut inverser l'ordre des facteurs entre l'Ex-Stase et l'Acte sexuel. L'Ex-Stase n'est pas une sublimation, ce n'est pas un orgasme déssexualisé. Pour le dire autrement l'Acte sexuel est une variante de l'Ex-Stase et non le contraire comme on le conçoit et le raconte habituellement. Pour le dire en termes freudiens l'Acte sexuel serait lui aussi déssexualisé quoique mobilisant l'excitation des organes sexuels. Ou tout au moins l'excitation sexuelle hormonale serait détournée à des fins purement psychiques de retour à l'effondrement qui signe l'entrée dans le subjectif. Enfin il faut considérer contrairement là encore à ce que l'on pense (et que les mystiques pensent eux-mêmes et revendiquent) que l'Ex-Stase aurait pour finalité la « fusion » avec dieu. Cette conception doit être considérée comme une dénégation de ce qu'elle est véritablement. En tout cas du point de vue de la psychanalyse structurale. L'illusion de la fusion est ce qui justifie la relation sexuelle objectale : faire un, enfin, avec l'autre et mourir de plaisir ! Dans l'Ex-Stase, comme dans l'Acte sexuel, il ne s'agit absolument pas de faire « un ». C'est la thèse de Platon : la bête à deux dos (*Le Banquet* : discours d'Aristophane). Le ressenti de l'Ex-Stase, se tenir en dehors de soi-même, ouvre une interprétation autre. Tout se passerait comme si cette expérience spirituelle consécutive à l'ascèse consisterait à reproduire l'épreuve originaire de la subjectivisation. L'avènement du Sujet dans la radicale séparation à l'autre, que la structuration de l'appareil neuro cérébral oblige un certain moment de son développement. Cela s'éprouve comme une rupture (cet effet de rupture du hors soi, on le retrouve dans la pathologie de l'épilepsie) qui permet d'accéder à un autre rapport au monde. On sait que cette épreuve de subjectivisation avant de provoquer un effondrement déclenche une euphorie intense. On sait aussi que cette épreuve qui permet une extériorité avec le fonctionnement antécédent de l'appareil neuro cérébral nécessite une présence pour être engrammé. On évoque le miroir, mais c'est sans doute insuffisant. Lacan mythologise un grand Autre. Comme les mystiques qui pensent accéder à cet Autre grand Autre qu'est leur dieu. En réalité l'Ex-Stase n'est pas exactement l'accès

(fusionnel) à cet Autre absolu. C'est au contraire l'expérience de cette radicale séparation qui unit deux sujets. Il faut remarquer que cet état d'Ex-Stase peut être atteint par d'autres moyens que l'ascèse. Par exemple les soufis l'atteignent en tournant en rond indéfiniment (les derviches tourneurs). Mais il y a d'autres méthodes pour atteindre cet état. Il est à noter que les shamans utilisent eux aussi plusieurs méthodes pour accéder à l'état de transe : des substances, des rituels, des chants, des danses. L'objectif n'est pas alors l'Ex-Stase, mais un état modifié de conscience neurocérébrale qui leur permet divination, actes thérapeutiques ou envoûtement. Autant de manières qui leur servent à inscrire dans le collectif (remettre l'ordre du monde à sa place) leurs patients. Ce n'est pas à proprement parler une expérience mystique. Dans certaines initiations provoquées par des substances psychotropes, cet état de transe sert à découvrir l'animal totémique de l'impétrant. C'est-à-dire sa place dans le collectif.

L'Acte sexuel s'inscrit dans cette série d'états modifiés de conscience où l'orgasme physiologique, atteint par un exercice mécanique sexuel, est une manière d'accéder à l'Ex-Stase et donc de ré évoquer le moment inaugural d'émergence subjective lequel fait séparation. Et ce qui est donc recherché avec un protagoniste, non idéalisé mais bien réel qui poursuit la même quête absolue, ce n'est absolument pas de la fusion ; c'est la réalisation, hors sens, du lien social originaire qui s'est joué au moment de l'émergence subjective. Concomitance de survenue de l'éprouvé d'Ex-Sistence et du lien dans, non pas la plus grande excitation qui soit, mais dans une infinie tendresse. Il faut bien dire que cette occurrence tient de l'exploit. Arriver à cet état en utilisant la très triviale excitation sexuelle hormonale, seule la passion le permet. Les modalités matérielles utilisées ne disqualifient en rien l'Ex-Stase auquel on aspire et accède. Reste que la passion, quand elle est vécue, ne nécessite pas forcément d'en passer par l'Acte sexuel pour s'attester. Les mystiques s'en passent très bien dans leur union où on les en prive comme dans l'histoire d'Abélard et d'Héloïse !

Mais la passion n'est pas le fait des seuls mystiques. Elle s'avère aussi chez les artistes. Et parfois les psychanalystes n'en sont pas toujours exemptés ! De fait, elle peut faire irruption chez toute personne dont la structuration génétique et épigénétique de la dynamique psychique terminale se trouve inversée. Chez les artistes, on en fait dénégaration pour en appeler aux muses ou aux égéries. L'inspiration ne vient jamais de l'extérieur et jamais on a créé pour quiconque ou à cause de quiconque. On se sert de ces figures idéalisées pour tenter d'expliquer la genèse d'une œuvre ou une manière singulière que l'artiste acquière à certains moments de son œuvre. Si les artistes sont capables de passion véritable, ils ne peuvent avoir de muses ou d'égéries qui sont toujours des figures idéalisées. En général les passions véritables restent discrètes. C'est d'ailleurs inhérent à la passion de ne pas s'exhiber socialement. Quoique dans la vie, elle s'y inscrit.

Mais dans le domaine littéraire, certains auteurs ne peuvent s'empêcher d'en médiatiser l'existence. Breton en fait un roman : *Nadja*. Plus récemment Sollers et Dominique Rollin ont fait leur « coming out » comme on dit maintenant. Ils ont dévoilé leur passion « secrète ». Récemment avec Kristeva son épouse, Sollers devisait dans une gazette hebdomadaire de « l'amour fou ». A l'insupportable verbiage pseudo intellectuel mâtiné de psychanalyse de comptoir d'icelle il opposait de sobres propos qui laissaient entendre que de la passion il en connaissait quelque chose de vécu. Dans la même gazette, une semaine plus tard, Jeanne Moreau sans grandiloquence ni emphase laissait, elle aussi, entendre que cela ne lui était pas inconnu. On lui parle « d'amour fou ». Elle répond implicitement passion. Qu'on en juge :

- « Elle n'en n'a connu qu'une seule »
- « Elle est un secret parce qu'elle est inexprimable »
- Que ce lien « aurait à voir avec la recherche d'un absolu proche du divin. Quelque chose qui échappe à tout ce qui est et qui correspondrait à une attente ou à une exigence »



- « sauf à en être démagogique, la passion n'est pas donnée à tout le monde. Il y a une disposition naturelle »
- « la relation sexuelle n'est pas du tout pareille. Elle est magnifique. L'Acte sexuel est une explosion sans référence »

Elle ajoute qu'elle n'est pas nécessaire et fait allusion à Thérèse d'Avila, Jean de La Croix et François d'Assise ... à Abélard et Héloïse aussi...

Mais pour en revenir aux auteurs que reste-t-il d'une passion quand on tente d'en faire une œuvre littéraire ? En d'autres termes de « l'objectiver » dans une œuvre romanesque ou poétique ? Sans doute rien. C'est le meilleur moyen d'y mettre une fin, en l'inscrivant dans le temps qui passe alors que son temps à elle est la durée indestructible. Dans la passion, il s'agit d'inscrire la durée du lien dans le vivre quotidien du temps qui passe. Quarante ans après Anaïs Nin et Henri Miller, quoique tous deux mariés à d'autres, avaient toujours l'un pour l'autre ce lien passionnel. Cela fait longtemps, j'étais étudiant en propédeutique à la Sorbonne, lorsque j'ai eu l'occasion d'être présenté à Jacques Laurent par une personne très particulière pour le puritain que je suis et à qui, à l'époque, j'étais lié. Disons qu'elle était le Rimbaud de l'Acte sexuel.... Quand je parle d'une personne particulière on pourrait dire qu'il s'agissait d'une très jeune Hétaïre (c'est à dire très éduquée) passionnée par l'Acte sexuel. A l'époque (les années 60) elle avait inscrit son Art (sexuel) dans un réseau de prostitution très célèbre à l'époque (celui de Madame Claude). Mais par ailleurs, elle tenait salon et avait réuni autour d'elle un cénacle d'intellectuels et d'artistes (metteurs en scène, poètes, écrivains, sociologues, avocats...). Le lieu de ces rencontres n'était pas un hôtel particulier mais L'Élysée-Matignon, club mondain aujourd'hui disparu, situé au bas des Champs-Élysées. Jacques Laurent y avait ses habitudes. Il n'a pas écrit seulement *Caroline Chérie*. Nous parlions littérature, philosophie et toutes ces sortes de choses bien intéressantes. Toujours est-il qu'il a tenu à me faire connaître

Michèle Perrein qui avait été son épouse. Elle s'était remariée et vivait à Bordeaux. Il y avait entre eux une intensité qui m'avait frappée, un lien indéfectible.

La dernière fois que j'ai revu Jacques Laurent, avec mon accompagnatrice incongrue, ils m'ont dit à l'unisson : « *tu deviendras quelqu'un si les petits cochons ne te mangent pas avant* » (entendez les noirs desseins de la névrose). Sans doute voulaient-ils parler de notoriété sociale. Lui a eu le prix Goncourt et est entré à l'Académie française. Elle a fait un riche mariage aristocratique. Elle est même devenue princesse dans un palais de marbre rose à Rome. Elle a eu deux enfants... comme dans un roman érotique, elle a fait une belle fin « morale ». Au fond son épisode Hétaïre était une sorte de syndrome rimbaldien. Les petits cochons ne m'ont pas mangé (entendez les noirs desseins de la névrose qui m'ont pris peu de temps après) mais je suis devenu personne. La partie mystique en moi m'a protégé de l'ambition sociale et de la quête de notoriété.

La question est de savoir, au-delà de cette question d'égérie ou de muses, s'il y a nécessité d'une passion humaine inhérente à l'Acte créatif des artistes. Comme si l'exterritorialité subjective dans son aridité que leur art exige, nécessitait un lien humain passionnel, incluant ou pas l'Acte sexuel, qui les rattacherait au vivre. Pour les artistes je pense que oui. Peut-être que cette nécessité n'est pas absolue chez le mystique et chez le psychanalyste. Ils ont une autre voie pour atteindre le monde commun. Mais allez savoir ! Les philosophies orientales comme le taoïsme et le bouddhisme semblent exclure ce recours à l'Acte sexuel. Pourtant elles poursuivent la même finalité d'inscrire les effets d'Ex-Sistence dans le vivre. À savoir, la révélation du hors sens d'où la subjectivité naît. Il est vrai que certaines doctrines qui en découlent (comme le tantrisme) ont recours à l'Acte sexuel pour accéder à cette inscription. Reste qu'il faut savoir que le tantrisme (ou le kamasoutra) n'est pas une ritualisation du sexuel. C'est une sexualisation du rituel... L'inverse de l'amour courtois

où, pour accéder au lien de passion, on ritualise un parcours (la carte du Tendre par exemple, semée d'épreuves), en excluant, mais pas toujours, l'Acte sexuel.

Pour y revenir, faire une rencontre est donné à tout le monde et même il y a possibilité d'en faire plusieurs dans le même temps. La rencontre n'est pas un phénomène exclusif qui ne se produit qu'une fois. Ça peut se répéter. Sans doute les répétitions sont-elles plus fréquentes dans l'enfance et l'adolescence quand il s'agit d'affronter successivement des entrées dans le collectif au cours du cursus scolaire et universitaire. Il y a succession d'affinités électives qui permettent de s'adapter à ces différentes situations. A l'état adulte les rencontres se font plus rares. Ces affinités électives se dissolvent chaque fois qu'elles ont rempli leur rôle d'adaptation à de nouvelles situations. Parfois elles perdurent. Mais l'agencement Moi/Sujet de l'affinité élective n'est plus ce qui arrime les relations qui en découlent et les rend durables. On en appelle alors à ces sortes d'amitiés indéfectibles d'où, en principe, tout enjeu objectal semble exclu. **Comme si seule la présence moïque comptait.** Ces amitiés d'enfance, d'adolescence ou de jeunesse s'inscrivent alors dans la durée sur laquelle le temps chronologique qui passe n'a plus aucun effet. Cela ressemble à un lien intersubjectif (qui est toujours passionnel) mais bien évidemment cela ne l'est pas. Ces relations amicales quoique indéfectibles sont tout ce qu'il y a de plus moïques. Elles deviennent alors membres de la famille « élargie » aux alliés dirait on en ethnologie.

Chez les adultes ces rencontres d'affinité élective sont toujours reprises du côté des sentiments amoureux et du désir sexuel. C'est l'époque qui veut ça. L'amour amoureux et les envies sexuelles sont promus au statut de valeurs premières et incontournables, comme si elles seules valaient que la vie soit vécue ! C'est affligeant mais c'est comme ça. Et Freud n'y est pas pour rien. Une rencontre obligatoirement est un appel au conjointement sexuel (satisfaire des envies hormonales et sentimentales) sur le mode objectal de l'appropriation et du plaisir d'objet.

Aujourd'hui on oublie que faire couple c'est seulement un contrat social en vue de gérer la lignée, le patrimoine et les relations sociales. Cela déclenche le rituel de formation d'une cellule matrimoniale, quel que soit le nom qu'on lui donne et la forme que cela prend. Mais comme dans la cure, il y a toutes les chances que ces rencontres déploient alors, dans cet espace confiné qu'est le couple, toutes les figures conflictuelles pathologiques. Alors, les répétitions deviennent inéluctables si, par hasard, l'un ou l'autre des protagonistes (ou même les deux) n'étaient pas dans la survie ordinaire. Survie qui est pourtant le mode d'être au monde le plus courant pour Homo sapiens. Les relations dégénèrent alors en configurations inexpugnables, source de souffrance souvent délétères.

Déjà il faut s'ôter de l'idée que la rencontre est un phénomène qui dure. C'est un instant d'interaction qui déclenche toutes sortes de destins relationnels. Il n'y a rien là de très sublime ni d'exceptionnel. C'est très banal. Il faut dire aussi que même quand cela débouche sur un lien passionnel réel, cela n'a rien non plus de sublime. C'est seulement exceptionnel statistiquement. Cela donne simplement une intensité inédite au vivre, hors divertissement. Ce qui n'est déjà pas si mal. Et bien qu'elle soit rare, elle n'est pas pour autant élitiste. Il y a des tas de passions de personnes ordinaires qui passent totalement inaperçues sauf parfois à leurs proches quoi qu'ils soient bien incapables de nommer ce à quoi ils assistent. On dit que les gens « heureux » n'ont pas d'histoire. Bien sûr il ne s'agit pas de gens heureux, mais de personnes en proie à la passion équanime. Pour doucher cette pente fatale d'idéalisation, je dirais que l'aptitude à la rencontre est inscrite au patrimoine génétique de l'espèce Homo sapiens. Le lien de passion lui aussi. Ce ne sont donc pas des phénomènes « extraordinaires » quand ils s'actualisent. Tout humain, parce qu'il est humain, détient potentiellement, l'aptitude d'actualiser la rencontre et bien plus rarement la passion.

### 3. De la rencontre subjective initiale

---

Et, de fait, c'est ce qui se produit. Mais pas là où on l'attend ni comme on le croit. Elle est programmée génétiquement et s'avère chez le nourrisson. Ce qu'il faut entendre là c'est que l'aptitude à la rencontre subjective est neurocérébralement programmée dès avant la naissance puis se déclenche avec l'avènement de l'instance subjective. Les processus sensoriels de sécurisation perdent alors de leur efficacité. Perte d'efficacité qui signe non seulement la séparation sensorielle d'avec le corps de la mère, mais qui permet l'actualisation d'une Ex-Sistence psychique propre. Épreuve vertigineuse s'il en fut dont on ne peut sortir que si, à ce moment, s'effectue une « rencontre ». Pour être un peu plus précis cette séparation qu'on se plaît à décrire comme organique est intégralement psychique. Ce qui se joue là c'est l'autonomisation dans les vocalises du système phonématique de l'enfant par rapport, essentiellement, à celui de la mère. L'étayage phonématique de la mère, par le truchement de sa voix, n'opère plus. C'est l'autonomisation de son système phonématique qui permet au nourrisson de sortir de la confusion et d'esquisser, à partir de l'infrastructure de ce système phonématique propre qui lui a été transmis par imprégnation et qu'il a assimilé et transformé de manière singulière, les fondements de son appareil psychique. Sa base est ce trésor phonématique singulier. Mais cette esquisse d'un fondement d'une réalité psychique Ex-Sistentielle ne peut se réaliser que si, dans ce même temps, il y a une rencontre avec celle dont il se sépare. À savoir la Mère. La première rencontre subjective, avant toute relation possible, s'opère donc avec la mère dans le hors sens radical. Comme si cette rencontre primordiale valait autorisation à l'autonomisation psychique du nourrisson et permettait alors d'en éprouver la validité dans l'expérience du miroir. Cette rencontre avec la mère est l'émergence première du lien social hors sens. Le nourrisson accède alors à l'humanité qui lui était promise de tout temps, et sort ainsi de la condition « d'animalité » antécédente. Il y a toutes les chances, dans un modèle pur et parfait, que cette rencontre débouche ultérieurement sur la mise en place

d'une proto affinité élective entre la mère et l'enfant. Quand je caractérise ce lien de proto affinité élective je veux dire qu'elle apparaît phénoménologiquement aux adultes comme une affinité élective inaugurale alors qu'il n'en est rien. D'autant que cette proto-relation objectale hors langage se joue dans un premier temps dans le registre symbolique des signifiants symboles du Moi idéal de l'enfant infans et s'avère être vécue sur le mode de l'opposition et de la négation. D'ailleurs, au moment où se produit ce lien, il s'agit bien d'un lien social subjectif qui ne peut pourtant se constituer comme une affinité élective puisque l'instance moiïque est absente. On ne peut pas non plus le considérer comme se structurant comme une relation d'amour, du moins du côté du nourrisson, puisqu'il n'a pas accès aux relations d'objet. Du côté de la mère on peut la supposer « aimante » puisque le nourrisson peut constituer pour elle un « objet » d'amour. Ce qui ne veut pas dire que du côté du nourrisson il n'y a pas expression de tendresse (anobjectale) vis-à-vis de sa mère. La tendresse est sans objet. Ce qui caractérise l'expression de ce lien pour le nourrisson c'est bien le ressenti de tendresse à l'égard de sa mère. Mais la tendresse, le ressenti de tendresse pré objectale, n'implique en aucune façon la dépendance. C'est une manière d'actualiser une interaction qui servira de matrice à la relation préobjectale puis objectale à venir. D'ailleurs dans certaines relations objectales entre adultes, cet éprouvé de tendresse perdure et, d'une certaine manière, fait obstacle à la dépendance que l'idéalisation initie. De fait, il se transforme la plupart du temps en affection qui elle ne nécessite pas le corps. Ce lien social primordial est donc asymétrique : totalement subjectif du côté du nourrisson, subjectivo-moiïque du côté de la mère. Hors sens du côté du nourrisson mais pas du côté de la mère qui inscrit sa présence dans une mythologie imaginaire qui lui est propre. Cette rencontre inaugurale permet à l'auto-organisation de la structure de l'appareil psychique de se vectoriser pour déployer, concomitamment à la structuration de l'appareil à langage, les registres et les instances transitoires nécessaires à la constitution de l'appareil psychique, à sa structuration et à son fonctionnement systémique. Avec l'apparition

de « signifiants symboles » émergera le Moi idéal (totalitaire) et le registre symbolique, puis lui succèdera le Surmoi et l'Idéal du Moi avec l'activation du modèle syntaxique. C'est la répétition de cette rencontre inaugurale qui se produira d'abord dans les séances préliminaires puis au moment de l'effondrement dans la cure qui clôture la phase déconstructive. C'est à ces deux moments féconds que l'humanité subjective du psychanalyste fait effet. Bien sûr ce développement décrit un modèle pur et parfait de rapport mère/nourrisson. Dans la vie réelle cela ne se passe pas comme cela. Ce qu'il faut retenir c'est que pour la psychanalyse structurale le développement psychique de l'enfant est totalement indépendant de ses besoins organiques vitaux. En particulier de l'allaitement comme Freud le croyait. **On ne passe pas du besoin biologique au désir psychique par la vertu du manque...et de la frustration. Les besoins primaires organiques sont des besoins biologiques. Ils ne conditionnent ni l'origine de la structuration de l'appareil psychique ni la raison de sa structuration ni le principe de son fonctionnement.** La mythologie freudienne de l'étayage n'est qu'une faribole qui fonde la structuration de l'appareil psychique à partir du manque biologique et l'hallucination d'un objet susceptible de combler ce manque !

Si on voulait résumer on pourrait dire que la rencontre originelle entre le nourrisson et sa mère ne se détermine pas sur une concordance pré-relationnelle (fusionnelle) affectivo psychologique entre lui et elle, mais dans une séparation radicale non pas organico biologique. De ce point de vue le nourrisson reste toujours dépendant. On peut dire qu'au niveau du fonctionnement neuro cérébral émerge une fonction adaptative nouvelle, que l'on peut qualifier de « psychique », qui s'autonomise par rapport à la prévalence antérieure du système perceptivo-sensoriel qui règle, jusqu'alors, les interactions que le nourrisson a avec sa mère. Cette fonction s'autonomise grâce à la mise en ordre oppositionnelle des éléments du thésaurus phonématique qui lui a été transmis et qu'il a remanié singulièrement. Cette mise en ordre phonématique constitue le registre inconscient dont l'effet subjectif est

l'éprouvé d'Ex-Sister. Je dirais « auto-perçu ». Dans cette perspective, l'épreuve de séparation n'est absolument pas physiologico nourricière. Elle ne concerne pas le sevrage de l'allaitement comme les croient les psychanalystes freudo-lacaniens. Il se trouve que dans nos sociétés (ce n'est pas le cas dans d'autres), le sevrage, culturellement, intervient à peu près au moment de cet évènement psychique de subjectivisation à partir duquel s'opère la séparation mère/enfant. On peut même dire que le sevrage de l'allaitement n'est possible que pour autant que cette épreuve de subjectivisation s'est avérée pour le nourrisson. L'indépendance psychique (sémiotique) qu'il acquière vis à vis du parasitage lui permet cette adaptation à une autre forme de nourrissage. Détermination adaptative téléonomique qui permettra, au terme de sa structuration, l'adaptation au monde et aux autres. Paradoxalement, d'un point de vue théorique, on ne peut pas dire qu'il y a « relation » entre la mère et le nourrisson. Il y a certainement attachement que la tendresse autorise et qui fait alors suite remaniée à la confusion parasitaire antécédente et participe d'un lien social subjectif si tant est que l'épreuve de subjectivisation se soit effectuée. Ce lien social persévère jusqu'au moment où apparaissent les signifiants symboles qui constituent l'ordre symbolique (sémiologique) et déterminent l'émergence du Moi idéal (totalitaire); alors s'instaure une pseudo affinité élective ambivalente entre l'enfant encore infans et la mère; elle est la première à subir la modalité propre à ce registre préconscient d'appropriation et de rejet ; c'est dans cette nouvelle configuration que la possibilité ultérieure d'affinité élective s'esquisse suivant une multitude de possibilités. Dans le meilleur des cas, quand la mère en a la possibilité psychique, elle incarne la dimension psychique subjective dans une relation asymétrique renversée par rapport à la configuration antérieure où l'enfant infans se positionne avec son pré Moi idéal (totalitaire). Cette esquisse d'une proto-affinité élective autorise l'avènement, avec une structuration neurocérébrale permettant l'activation du module syntaxique, du registre imaginaire sémantique. C'est à ce moment, et



seulement à ce moment-là que, du point de vue de la psychanalyse structurale on peut parler d'une relation objectale mère/enfant.

Quid du père dans cette histoire, si la mère incarne véritablement pour l'enfant l'instance subjective ? Il peut apparaître comme un recours, en deuxième intention comme disent les médecins, si la mère ne tient pas position de butée subjective tout au long de cette phase primordiale d'auto-organisation de l'appareil psychique du nourrisson, puis de l'enfant infans, puis de l'enfant. Je le répète, s'il y a fonction paternelle c'est ultérieurement. Au moment où l'enfant accède à la langue sémantique qui lui permet d'entrer dans son collectif d'appartenance. Encore que cela soit valable dans nos sociétés « indo-européennes » œdipiennes. Mais ce n'est pas une nécessité psychique. Aujourd'hui il règne une grande confusion à l'égard de cette prétendue fonction paternelle. Il est politiquement correct de considérer que les pères devraient « s'investir » dès la naissance auprès de leur nouveau né et même dès avant la naissance. Comme si cela devait suppléer et doubler la fonction maternelle. En théorie cette suppléance est impossible si on retient l'hypothèse que le lien psychique qui unit la mère à l'enfant est « sémiotique ». En d'autres termes ce qui fait « presque » lien dès in utero c'est l'imprégnation phonématique que le fœtus effectue neurocérébralement durant les 4 derniers mois de la grossesse. Il y a encodage. Le lien, je le répète, n'est pas du côté des besoins. Le père ne peut pas transmettre in utero son code phonématique au fœtus. C'est la voix de la mère qui y pourvoit. Le père quand il fait la mère est un imposteur. Pourtant on lui demande, aujourd'hui, d'être une mère comme une autre (patriarcale) ! De fait, le père n'est en rien « l'agent séparateur » dont on voudrait aujourd'hui lui faire porter la fonction. Il n'est en rien nécessaire à la « séparation » de la mère et de l'enfant.

Il faut aussi se déprendre de cette idéologie fausse qui consiste à assigner aux parents un rôle éducatif dans le sens de l'acculturation de leur progéniture. Contrairement à

ce qui se raconte et qu'on idéologise, le rôle des parents n'est pas de socialiser l'enfant ni de l'acculturer. Leur fonction première est d'accompagner et de faire entendre, les phases de structuration auto organisées de l'appareil psychique de leur enfant, pour permettre, quand c'est le moment, d'accéder à l'organisation culturelle et sociale. Laquelle a cette fonction d'initier cette acculturation et cette socialisation. Chez nous, c'est d'abord la crèche, puis l'école maternelle. Bien évidemment cette position est extrême et ne correspond pas à la réalité. Car l'accompagnement de cette structuration de l'appareil psychique ne se fait jamais sans « initiations » à la réalité de la vie incarnées dans les us et les coutumes qui régissent le fonctionnement social. Ce que je veux dire c'est que ces initiations que les parents favorisent et soutiennent ne sont pas des fins en soi de socialisation mais des occasions et des moyens d'accompagner les différentes phases de la structuration de l'appareil psychique de leur enfant. Il faudrait tout de même entendre que la réalité sociale ne se structure pas comme extension de l'organisation familiale (ce que soutient la thèse pseudo anthropologique de Freud) mais que le système familial est un des éléments de chaque culture et qu'il y a autant de systèmes familiaux que de cultures. C'est dire qu'un système familial, (le nôtre en particulier que la psychanalyse freudienne œdipienne décrit), n'est jamais anthropologiquement universel (par exemple l'interdit de l'inceste n'est pas universel). Il est partie et conséquence d'un système culturel donné comme un méta langage. A contrario si les présupposés de la psychanalyse structurale, et la modélisation qui en découle, sont valides, alors ce que je viens de décrire concernant les interactions entre la mère et le nourrisson puis entre la mère et l'enfant infans, d'un point de vue métapsychologique donc, peut-être considérer comme véritablement universel structurellement et systématiquement.

Je dirais que cette hypothèse est d'une certaine importance quant à la pertinence de la conduite de la cure structurale. En particulier dans son appréhension de ce qui se joue tant dans la phase constructive que déconstructive puis dans la phase de

restructuration. On pourrait dire, dans cette perspective, que le psychanalyste, grâce au protocole freudien de la cure, et au fait qu'il tient intégralement et imperturbablement position subjective, permet de réactiver expérimentalement chez tout psychanalysant les processus originaires de structuration de son appareil psychique qui, à un moment de cette structuration et pour des raisons indécidables, se sont dévoyés pour produire une architecture pathologique de rapport au monde. Les phases de construction et de déconstruction ont pour objectif de permettre à ces processus d'auto-organisation de reprendre, depuis la phase de subjectivisation revécue dans la cure, la restructuration de l'appareil psychique. Si on voulait faire trivial et naïf, on pourrait dire qu'il y a « reset ». Reset qui s'origine de l'effondrement qui ne manque pas de se produire à l'issue de la phase déconstructive et provoque à nouveau et comme initialement la détresse du vivre. C'est à partir de cette catastrophe expérimentale que peut se ré-initier les processus d'auto-organisation dont procède la restructuration. On pourrait dire qu'à ce moment de la cure le psychanalyste est en position structurale archétypale d'une mère ! Disons plutôt qu'il a la même fonction Ex-Sistentielle qu'une mère devrait tenir vis-à-vis de son nourrisson et de son enfant infans : non pas « maternante et éducative » mais « subjective ». En fait, le psychanalyste n'est jamais en position maternelle mais il permet de rééprouver dans la cure cette rencontre qui a initié les autres rencontres de la vie. C'est la réminiscence de cette rencontre inaugurale qui se rejoue d'abord dans la séance préliminaire puis au moment crucial de l'effondrement programmé dans la cure. C'est donc une répétition dont l'issue, parce qu'originellement cette épreuve a failli dans la vie du nourrisson, aura un autre destin dans la cure : parce que le psychanalyste n'est pas une mère (ni son représentant) alors l'auto organisation pourra véritablement s'enclencher.

Dans la vie ordinaire peu de mère sont en mesure d'assumer véritablement cette fonction, par ailleurs secondaire, dans le processus d'auto-organisation psychique du

nourrisson et de l'enfant infans. Quand je dis secondaire, il faut entendre inessentielle. En théorie l'interaction maternelle intentionnelle ou volontaire n'est ni nécessaire à l'irruption de la subjectivisation, ni à l'effondrement qui s'en suit, ni à l'initialisation du processus de structuration psychique auto organisé. Mais cela ne fait pas de mal que d'une part elle sache ce qui se fomenté dans les événements neuro cérébraux et psychiques qui accablent son enfant à cette période de son existence (qui débouchera sur l'éprouver d'Ex-Sistence subjective) et que d'autre part elle en accuse réception auprès de lui. On dit « verbaliser ». Cette expérience quand elle est vécue par la mère et le nourrisson peut même déboucher sur une véritable passion subjective et indéfectible entre elle et son enfant. Passion qui n'a rien d'une dépendance ordinaire ou névrotique. Un lien social véritable...Ça s'est vu. Mais la plupart du temps cette rencontre originaire débouche sur toute autre chose qu'une passion parce que statistiquement, même quand elle est partagée, elle n'est pas déterminante. Mais cette épreuve de subjectivisation peut ne pas advenir totalement ou même échouer et faillir. Alors se déclenchent des mécanismes automatiques de tentative de réparation pris dans les registres des aptitudes acquises (l'angoisse par exemple). Ce sont ces ratés qui se répèteront dans la cure. Ces faillites peuvent aussi déboucher sur une structuration qui permet la survie véritable. C'est le destin le plus probable ... et, d'une certaine manière, le plus souhaitable socialement dans notre société.

Toutes ces digressions à la fois théoriques et cliniques avaient pour objectif de montrer à quel point il était erroné d'idéaliser la rencontre subjective. Comme nous l'avons vu cette aptitude est un acquis neuro biologique qui constitue une caractéristique de l'humanité de l'homme. Elle est potentiellement inscrite dans chaque individu de l'espèce Homo sapiens. Elle n'a donc rien de merveilleux ou d'extraordinaire. Cette capacité est universelle. Il faut donc arrêter d'en faire tout un plat. L'autre malentendu qu'il faut lever, qui nous vient de l'acceptation qu'il a dans la

langue courante, est que la « rencontre » ne concerne que le déclenchement des états amoureux. Elle serait l'évènement (merveilleux, extraordinaire) qui inaugure une histoire d'amour « prétendue authentique » dont l'objectif déterminé serait l'assouvissement (et la validation tout à la fois) des envies sexuelles (hormonales) de recherche d'un plaisir d'organe. Bien sûr une rencontre subjective peut, par le truchement de la révélation d'une affinité élective, déclencher ultérieurement une histoire d'amour. Mais dès lors qu'il y a relation d'affinité élective, il y a relation d'objet il y a exclusion du lien social subjectif. Il s'estompe derrière cette relation d'affinité élective ou même disparaît. Cette exclusion du lien social subjectif permet l'actualisation et la réalisation d'une relation objectale sexuelle. Même les poètes contribuent à maintenir cette détermination univoque. Ne fut-ce que Baudelaire dans son poème *A une passante*. Il termine ce dernier, s'adressant à la jeune femme à qui il est dédié, par « Ô toi que j'eusse aimé, Ô toi qui le savais ». Ce que Baudelaire décrit dans ce poème c'est le caractère aléatoire de cette rencontre toujours initialement possible subjectivement n'importe où, n'importe quand, entre n'importe qui. Ce qui est une véritable intuition. Mais comme le commun des mortels, il donne une finalité unique, et fatale, à ce que pourrait être l'issue de cette rencontre : l'Amour, le bel Amour, l'état amoureux. C'est-à-dire qu'il n'envisage qu'une issue à la rencontre qui pourtant est subjective (de lien social) : le déclenchement de l'état amoureux objectal qui favorise l'excitation et l'assouvissement sexuel. Ce qui est faux. Comme nous l'avons vu la rencontre n'est pas condamnée à déclencher le sempiternel l'état amoureux et l'envie d'appropriation sexuelle, au mieux, réciproque. Au pire la prédation qui est la forme ultime de relation d'objet. Bien sûr, le pire n'est pas toujours certain. Et le déclenchement d'un état amoureux peut permettre la réalisation d'un projet de couple qui consiste, dans nos sociétés, à constituer une cellule propice à traverser de concert les vicissitudes de la vie. Mais cette obnubilation, et l'idéalisation de l'état d'amour amoureux, fait oublier qu'ethnographiquement cela coïncide avec cette manière d'obligation qui consiste à

inscrire cette velléité individuelle dans le cadre d'un contrat à la fois symbolique et sociale dont le prototype est l'état marital. Cela peut prendre des formes très variées. Mais l'inscription sociale est à ce prix. Cette velléité amoureuse, de facto entraîne à cette normalisation symbolico sociale. C'est-à-dire un contrat social qui structure pour partie nos sociétés indo-européennes. Ce contrat social, d'un point de vue ethnologique dont l'objet est l'alliance, implique deux obligations : la gestion de l'alliance de la lignée et la gestion du patrimoine économique et des relations amicalo-sociales. Cela peut être durable si on n'oublie pas que le couple matrimonial n'est pas fait pour rendre éternel l'amour amoureux. L'amour amoureux, qui est un des destins possibles de la rencontre peut occasionner cette mise en couple. Mais une fois cet objectif atteint, il est voué à disparaître. Et c'est très bien comme ça. Mais dans une très forte proportion le destin de ces amours amoureux est funeste. Il peut déboucher dans un couple sur toutes les figures délétères, plus ou moins pathologiques, de possession, de prédation, de maltraitance physique, psychique (ou les deux), de jalousie, d'angoisse et de dépression. Toutes choses qui agrémentent ou mettent à mal l'équilibre de survie de chacun des protagonistes (... si tant est que cet équilibre ait antérieurement existé...) et se terminent le plus souvent par ce qu'il est convenu d'appeler « rupture » la plupart du temps violente... A tout prendre, et si on tient à traverser à deux la vie de manière durable, il faut mieux s'en tenir à l'ordre symbolique en cours dans notre société: s'engager, dans le couple, à mener à bien ensemble deux projets qui peuvent être complémentaires la continuité de la lignée par l'alliance et la constitution d'un patrimoine et sa gestion ainsi que la constitution, et l'entretien, de relations sociales et amicales. Ces projets peuvent être initiés ou non par une rencontre et passer transitoirement par un état amoureux. Je sais, tout ceci n'est ni folichon ni romantique. On peut se dire tout de même que le ciment d'une telle alliance peut-être une réelle affection mutuelle. Ce n'est pas si mal. Cette modalité affective de relation atténuée alors les effets d'appropriation et de prédation qui est le fondement, qu'on le veuille ou non, de toute relation sexuelle. La relation

sexuelle alors s'inscrit dans l'effectuation d'un lien d'affection. On peut alors penser que la relation sexuelle objectale scelle en quelque sorte la réalité de cette affection mutuelle intime dans un rapport singulier des corps. Elle en spécifie l'exclusivité et la singularité ... cela peut arriver... les poètes n'en finissent d'en tenter l'exaltation... Mais c'est sans doute la seule occurrence où la relation sexuelle prend « sens ». En cela, la religion chrétienne n'est pas loin d'être dans le vrai. Elle a son utilité culturelle. Mais pas parce qu'il s'agit d'un sacrement.

#### **4. Du viol et de la séduction perverse envisagée comme la continuation de la relation sexuelle considérée comme ordinaire**

---

J'ai évoqué que les envies sexuelles ordinaires, celles dont on fait dans nos sociétés grand-cas voir valeur suprême et étalon auquel on mesure l'intensité des sentiments, étaient tout trivialement « objectales ». C'est-à-dire enjeu d'appropriation ou de répulsion. Il faut sans doute aller plus loin dans la compréhension de sa réalisation. Il faut dire d'emblée que la relation sexuelle s'inscrit dans la nécessité procréative pour que l'espèce perdure. Je viens de faire allusion à la position de l'église catholique qui, dans sa rigueur canonique logique, n'est pas si absurde que ça. Il faut tout de suite ajouter que cette nécessité pour la continuation de l'espèce n'est plus instinctive. Ou bien plutôt l'aptitude biologique est toujours là, mais les conditions de son effectuation comportementale ne sont plus instinctuelles et automatiques comme chez bon nombre d'espèces animales. Il y a dénaturation. Freud avait bien perçu cette dénaturation de la fonction procréative sexuelle. Mais en néo darwinien, naïf et frustré, il avait pensé que cette dénaturation aurait dû être fatale à l'espèce. Il en avait déduit que d'une certaine manière cette fonction sexuelle loin de disparaître s'était déplacée, avait subi une mutation et devenait générique dans la vie adaptative humaine. D'où la prétendue invention géniale de la pulsion qui serait l'origine de la pansexualisation de la vie humaine. Ce qui est tout même assez simpliste. Pour sauver l'espèce de cette catastrophe de la dénaturation instinctuelle sexuelle, il faut

généraliser et, d'une certaine manière, « désexualiser » la fonction biologique sexuelle apanage de toutes les créatures vivantes sexuées. Sur ce darwinisme à la petite semaine, il a alors élaboré un système d'une complexité invraisemblable mais faux. Il fait, vis-à-vis de Darwin, la même erreur que Spencer qui fonde la sociologie sur l'élimination (la sociobiologie : le struggle for life). Spencer n'avait pas lu « *La Filiation (la descendance) de l'homme et la sélection liée au sexe* ». Freud l'avait peut-être lu et en aura tiré alors une prémisse fautive : la pulsion qu'il considérait comme le concept limite entre le biologique et le psychique... qui sauve l'espèce humaine de la disparition.

Dans la psychanalyse structurale la fonction sexuelle est une fonction bio organique comme une autre quoiqu'on la considère aussi comme dénaturée au sens où son effectuation n'est plus instinctuelle. Il faut donc en dire plus sur les conditions particulières de cette effectuation chez Homo sapiens. Et comment l'appareil psychique s'y prend pour garantir à l'espèce la pratique de la copulation nécessaire à la procréation. Car bien évidemment si la relation sexuelle est « objectale » elle nécessite la participation de l'appareil psychique. On peut dire que l'appareil psychique contribue à la rendre possible. De fait on peut considérer qu'il fomente des processus et des mécanismes qui se substituent à ceux instinctuels dont procèdent les comportements des autres espèces « naturelles ». Pour ce qui concernent les mammifères (et d'autres espèces aussi) les comportements qui aboutissent à la copulation sont en quelque sorte déterminées par l'œstrus de la femelle. L'œstrus déclenche des signaux sensoriels qui font savoir qu'elle est apte à la procréation. Ces signaux sont surtout d'ordre olfactif. Ce qui a fait dire à Freud que c'est la perte ou l'amointrissement, de l'olfaction d'Homo sapiens qui a été la cause de la dénaturation de son comportement sexuel. Il a sans doute pris une conséquence pour une cause et ne s'est pas avisé que la dénaturation concernait toutes les fonctions adaptatives d'Homo sapiens. Les aptitudes adaptatives innées restent mais leurs conditions



d'effectuation changent avec l'apparition de la fonction langagière. Car si la relation sexuelle est objectale, elle est tributaire de la langue ou bien plutôt de signifiants symboles de la langue. En raccourci on peut dire que les signaux qui déclenchent l'attraction sexuelle ne sont plus sensoriels à proprement parlé (quoique les stimuli sensoriels y participent) mais « symboliques » au sens « sémiotiques ». Tout se passe comme si l'aptitude à fonder des « objets » et à s'approprier concernait aussi l'aptitude au conjointement sexuel. Il faut des « objets sémiotiques » susceptibles de déclencher la fonction hormonale aussi bien chez l'homme que chez la femme.

C'est la constitution par la fonction psychique, à partir de la fonction langagière, de ces objets sémiotiques qui permet biologiquement le conjointement sexuel puisque l'œstrus n'est plus le chef d'orchestre qui le déclenche. Ce que la langue va permettre, de la même manière qu'elle procède à la différenciation homme/femme c'est-à-dire à la sexuation comme la démontré Lacan avec cette histoire de bottine, c'est d'identifier « objectivement » les parties du corps qui sont susceptibles d'exciter les fonctions hormonales des partenaires de ce conjointement sexuel. Par euphémisme ces parties sont considérées comme « désirables » sexuellement parce que « belles ». Elles évoquent d'ailleurs les éléments du corps que l'on considère comme attributs sexuels secondaires. Il y a donc effectivement idéalisation de ces « objets partiels » (si on se réfère à la phraséologie freudienne). L'harmonie de ces différentes parties du corps érotisées par la langue constitue ce que la même théorie freudienne considère comme « objet total ». Ces leurres, si on se réfère à l'éthologie, permettent d'accéder au plaisir d'organe dont l'orgasme est le marqueur suprême. L'aptitude au conjointement sexuel est alors pris dans la langue qui permet d'identifier des parties du corps « sexué » (masculin, féminin) comme des objets bons à posséder. Ces parties du corps (objets partiels freudiens) où le corps dans son entier (objet total) s'unifie au travers de signifiants symboles (les leurres en terme éthologique) susceptible de déclencher l'orage hormonal dont procède le conjointement sexuel. Ce sont ces

signifiants symboles qui transforment le corps ou certaines parties du corps en zones érogènes. Ce sont ces signifiants symboles qui se substituent aux effets sensoriels de l'œstrus. Et à tout moment ce qui fait que la relation sexuelle objectale dénaturée tout en perdant sa fonction instinctuelle procréative permet la procréation parce qu'aléatoirement cette relation sexuelle peut se produire à un moment fécond du cycle féminin. C'est pourquoi on peut affirmer que, chez Homo sapiens, la fonction procréative n'est pas la visée de la relation sexuelle mais qu'elle consiste à assouvir un « désir ». Il faut ajouter que cette capacité de la langue à transformer les parties du corps et/ou le corps en objet désirable s'inscrit dans un processus culturel d'identification et de choix. Cette capacité de la langue à transformer certaines parties du corps et/ou le corps en objet désirable s'inscrit dans un processus culturel d'identification du beau. C'est le collectif qui décide en première instance ce qui est « beau et désirable » sexuellement. Chaque culture détermine « arbitrairement » qu'elles parties du corps ou quelle configuration totale du corps peut s'avérer, et être considérée, objet beau prétexte à la concupiscence sexuelle susceptible de déclencher l'orage hormonal idoine. Mais chaque individu d'un collectif donné bricole singulièrement les signifiants symboliques corporels susceptibles de déclencher son orage hormonal individuel. On voit, si cette description est valide parce que le déclenchement de l'accouplement peut survenir à tout moment du cycle féminin. Ainsi, alors que dans les autres espèces la procréation est déterminée biologiquement, chez Homo sapiens elle est aléatoire. C'est pourquoi le désir d'accouplement intervient aléatoirement. Sinon il ne pourrait pas y avoir procréation. La recherche du plaisir d'organe est une nécessité adaptative. Il n'est pas « gratuit ». Reste que cette quête d'une relation d'objet est idéologique et liée, dans la majorité des cas, aux « sentiments » idéalisés ce qui la rend, en quelque sorte, légitime et en tempère, dans le meilleur des cas, l'agressivité prédatrice. L'amour, ou l'affection, légitime cette recherche de plaisir d'organe. Mais cette occurrence nécessite que l'appareil psychique soit structuré soit sur une mode « survie » normal et ordinaire ou

sur le mode, beaucoup plus rare, du « vivre ». Il faut donc du côté du survivre qu'il y ait un équilibre entre différentes instances qui constituent le registre moiïque (idéal du Moi, Surmoi, Moi). Il devient un enjeu des relations objectales entre les différentes instances qui constituent cette modalité de « survie ». Entre, donc, idéalisation et culpabilité surmoiïque voir perversion si le Moi idéal fait lui aussi partie de la constellation moiïque de « survie ». La satisfaction ou la non-satisfaction sexuelle dépend de la dynamique (conflictuelle ou non) des différentes instances pré-moiïques. Quand la survie se transforme en névrose il est assez courant que la fonction sexuelle fasse symptôme et cristallise la souffrance. Parfois même elle suscite l'adresse en psychanalyse. Mais ces dysfonctionnements ne sont pas toujours prégnants dans l'organisation d'une névrose. Loin de là. Et c'est en fait très rare que ces dysfonctionnements sexuels fassent qu'on s'adresse en psychanalyse. Bien sûr, un appareil psychique structuré sur le mode dynamique Sujet/Moi permet cette tempérance de l'appropriation sexuelle. Dans l'occurrence d'une configuration Moi/Sujet (inverse) la question de l'amour objectal c'est-à-dire de l'appropriation ne se pose pas vraiment. À l'évidence dans cette occurrence, la recherche de satisfaction (du plaisir d'organe) n'est pas l'objectif du conjointement sexuel. C'est plutôt du côté de l'actualisation de ce lien social qu'il se joue... Hors sens. Du côté donc de l'actualisation d'une intersubjectivité radicale débarrassée des effets moiïques objectaux. Alors on peut parler d'Acte sexuel. Peut-être avec cette histoire d'Acte sexuel, la psychanalyse structurale reprend d'une autre manière et avec d'autres concepts, le « *il n'y a pas de rapport sexuel* » de Lacan. Si on considère qu'il peut y avoir « Acte sexuel » sans qu'il y ait relation objectale. Puisqu'il est intersubjectif c'est-à-dire avant l'avènement de la constellation moiïque.

Cette conception de la relation sexuelle objectale peut permettre d'aborder, et de comprendre, autrement ce qui fait traumatisme dans le viol et les agressions dites sexuelles. Ce ne serait pas, comme on l'imagine, même cliniquement en psychiatrie

ou en psychologie, la violence intrusive dans le corps qui ferait traumatisme psychologique ou pas seulement. Disons que la violence prédatrice intrusive, même vécue comme éviscérate, ne suffirait pas en elle-même pour faire traumatisme ravageant. Ni même la séduction perverse.

Si on considère que l'hypothèse qui vient d'être évoquée où toute relation sexuelle, parce qu'elle est objectale, se constitue sur la mise en acte d'une possession réciproque du corps de l'autre érotisé où chacun à son tour est dominateur ou dominé jusqu'à l'accession au plaisir d'organe orgasmique des deux protagonistes dits consentants, on ne peut attribuer le traumatisme du viol à la seule violence corporelle de la prédation. Dans la relation sexuelle ordinaire ce qui est mis en scène et idéalisé c'est justement la prédation réciproque et consentie. Bien sûr, on peut faire valoir que dans le cas du viol il n'y a pas réciprocité. Ce qui est exact mais n'explique pas le traumatisme. On peut aussi faire valoir que le violé n'est pas en mesure d'idéaliser le corps de son violeur et d'en faire à son tour un objet sexuel. Ce qui est aussi exact. Ces deux allégations ne font que faire entendre que s'il y a traumatisme ce n'est pas du côté de l'agression sexuelle proprement dite qu'il faut chercher la cause du traumatisme. Elles ne font que donner les circonstances objectives de ce qui fait traumatisme. Ce sont des indices concordants. Le violé est réduit à être un pur objet sans humanité.

A partir de quoi on pourrait avancer que ce n'est pas la possession non consentie, brutale ou perverse, qui fait traumatisme, mais le déclenchement et la révélation **crue et brutale de ce qu'il en est de la nature véritable de la relation sexuelle ordinaire et ce qui la motive** quand il n'y a plus ni idéalisation ni « sentiment » qui en permettent l'effectuation non pas seulement satisfaisante mais surtout acceptable psychiquement. Dans le viol, ou toutes autres agressions sexuelles, ce qui est démasqué crument, c'est que toute relation sexuelle n'est que la réalisation d'une fonction hormonale d'excitation sexuelle qui s'opère par prédation. Elle nécessite,

pour être acceptable, voir désirable, tout un processus psychique d'abord d'érotisation du corps de telle sorte qu'il se présente, en tout ou partie, comme un objet pour l'autre et d'idéalisation des appétences hormonales sous les espèces sublimé, par exemple, de sentiment amoureux. Le viol, ou la séduction perverse dans l'après coup, déconstruit brutalement ces processus et agencements psychiques qui rendent l'effectuation du rapprochement sexuel possible mécanique et désirable. Il disqualifie le plaisir d'organe en révélant sa trivialité organique. Objectivement, sans l'élaboration psychique idéalisante et le masquage au moyen de sentiment sublimant, le conjointement physique n'est guère affriolant. C'est cette dénonciation de cette réalité qui fait traumatisme. Au point que certains qui ont eu à subir un viol ne sont plus à même d'en reconstruire une élaboration psychique qui leur permettrait à nouveau d'y accéder et d'y prendre plaisir.

Il en est de même pour les enfants qui ont subi des agressions sexuelles brutales ou séductrices (perverses). Avant même qu'ils aient élaboré les mécanismes psychiques qui permettraient l'effectuation de la relation sexuelle, ils ont fait l'expérience d'être des objets sexuels en proie à la fureur hormonale ou à la perversité des adultes. Au moment où cela leur arrive, dans l'enfance, ils sont vis-à-vis des adultes dans une relation de corps particulière que l'on peut appeler « tendresse ». Le corps à corps avec les adultes se fait sous l'égide de la tendresse, protectrice et soutenante. Elle n'est pas encore érotisée même si la sexuation imaginaire est intervenue. Pour eux le viol par séduction, se présente comme modalité particulière (perverse) de tendresse. Ce n'est que dans l'après coup, au moment où s'élabore les schémas psychiques nécessaires à accéder à la relation sexuelle, que l'horreur des actes qu'ils ont subis est ressentie.

Dans les deux cas, se développe un sentiment de culpabilité surmoïque qui peut se résumer à l'incertitude de savoir si dans cette relation de prédation, ils n'ont pas été,

à leur insu, complices puisqu'aussi bien dans toutes relations sexuelles, même consentie et désirée, on se présente à l'autre comme un objet à posséder qui entraîne le conjointement des sexes. Ce qui explique pourquoi il est si difficile aux victimes de se considérer comme victime et de porter plainte.

### 5. ... Finale : *La Princesse de Clèves*, un roman qui recèle, autant qu'il en fait dénégarion, une interrogation culturelle sur la question de l'intégration du subjectif dans la réalité sociale

**B**ien sûr, il semble que tout a été dit sur ce consensus qui ferait que *La Princesse de Clèves* ferait origine du roman moderne. D'une certaine manière c'est sans doute exact. Mais à mon sens si tout a été dit d'un point de vue historico-phénoménologique, il reste à préciser la cause qui fait de ce roman une origine. Cette cause doit être recherchée du côté d'une énigme du fonctionnement psychique qui s'actualise dans ce fourre-tout des phénomènes dits amoureux. De fait cette problématique de la co-Ex-Sistence d'une instance moïque et d'une instance subjective, est présente dans tous les romans. Sinon ce ne serait pas des romans. Et les affaires des amours est un bon thème pour cela. Comme en passant, on pourrait dire qu'un roman, du côté de la fiction, est aux confins d'une problématique psychanalytique et d'une problématique ethnographique structurale. Un roman est toujours à l'articulation des ces deux champs. Et on peut considérer que ce roman est sans doute le premier qui sacrifie à ce que j'ai proposé précédemment que le récit fictionnel se constitue de trois registres : celui du motif, celui de la trame, celui de la chaîne. la superstructure imaginaire consciente, la structure préconsciente symbolique, l'infrastructure « inconsciente » subjective ».

Comme nous l'avons vu tout bêtement le motif, le récit fictionnel de ce roman, ce sont les heurs et les malheurs des états amoureux. L'une des novations de ce roman est que ce récit se développe selon l'évolution des sentiments, et les conséquences

que cela entraîne, et des états d'âme des deux principaux protagonistes : la Princesse de Clèves (d'abord Mademoiselle de Chartres, Princesse de Clèves) et le Prince de Clèves. Nemours, lui, quoiqu'essentiel, apparaît comme l'enjeu de ce qui se joue psychologiquement et socialement entre le Prince et la Princesse. Si on réduisait trivialement, on pourrait dire qu'il s'agit de la sempiternelle histoire du mari de l'épouse et de l'amante ou de l'amant. Pour sempiternelle qu'elle soit cette histoire qui se répète depuis la nuit des temps n'est pas aussi insignifiante qu'elle pourrait le paraître. Au Moyen-âge, avec l'amour courtois, de beaux esprits l'ont prise tout à fait au sérieux. Et sans doute à bon droit. Derrière sa banalité, se cache une problématique que l'on pourrait qualifier d'humaniste. Celle de la passion. C'est sans doute la seule véritable tentative en occident d'essayer de comprendre ce qu'il en est de la spécificité de la passion et comment elle peut se vivre dans le monde commun. Il faut dire que cela est très subtil et très sophistiqué qui tente d'articuler la relation de complémentarité entre relation objectale maritale et passion subjective : le mari, la dame et le chevalier servant. J'y reviendrai sans doute un jour. A noter que cette figure ternaire est reprise au XIXème Siècle sous forme de Vaudeville. Georges Feydeau y excellait. C'est tout à fait intéressant de constater comment dans la société bourgeoise on se fou des cocus. Chaque époque a les Aristophane ou les Plaute qu'elle peut. Comme si le matérialisme bourgeois, individualiste et prédateur ne pouvait traiter cette humanité de l'homme qu'en en faisant dérision. Si on tourne cette structure ternaire en comédie, c'est justement parce qu'elle recèle quelque chose de fondamentale qui reste inaccessible à l'entendement rationalo-moral. Elle tente de faire apparaître une dimension humaine, essentielle qui ne peut être prise en compte faute de pouvoir s'appréhender de manière intelligible. Si j'insiste là dessus c'est que dans les cures on voit les ravages psychiques que cela entraîne quant à l'occasion d'une rupture cette essentialité s'avère manquante à ceux qui en manifeste le drame. C'est à ce moment qu'on s'aperçoit qu'il ne s'agit ni de jalousie ni d'histoire de cocus... Mais d'effondrement psychique et parfois de mort. Derrière la confusion de

ce qu'on entend et qu'on repère comme histoire sentimentale, amoureuse ou sexuelle, on a à faire à une problématique de dysfonctionnements psychiques structuraux. On ne peut pas se permettre de rester au niveau de la confusion des sentiments. Dans cette perspective encore plus que dans d'autre, l'idéologie doublée de sympathie ou d'empathie n'est pas de mise pour le psychanalyste.

Tout ce développement, qui se veut clarification, n'est pas inutile en soi d'abord (on n'arrête pas de m'interpeler sur ce que peut dire la psychanalyse structurale sur la sexualité, l'amour et tutti quanti) mais aussi pour en finir avec Madame de Clèves.

- A un premier niveau on peut donc considérer ce roman comme le premier roman véritablement psychologique puisque madame de La Fayette dresse le tableau complet des différents états sentimentaux qui bouleversent ces trois protagonistes principaux. Non seulement il s'agit d'une description dynamique de l'évolution intime de chacun mais aussi de l'évolution que cela détermine dans leur relation et interactions. Le récit fictionnel superstructurel raconte cette double dynamique psychologique quasiment dans une unité de temps. Les faits relatés dans le roman courent sur un an.
- A un second niveau, qui est d'ailleurs intriqué au premier, Madame de la Fayette traite des rapports que les trois protagonistes ont avec non pas seulement l'ordre social organisé par les lois mais ce que Montesquieu appelle dans *L'Esprit des lois* « *les us et les manières* ». C'est-à-dire dans les termes de l'ethnologie structurale l'ordre symbolique culturel qui sert de structure préconsciente à l'ordre social. De fait ici, il s'agit principalement de l'ordre symbolique qui régit la caste aristocratique que Madame de la Fayette est censée défendre. Pour le dire de manière schématique cet ordre symbolique qui régit la caste aristocratique a pour fondamental intraitable l'Honneur. Tout le système symbolique découle de cette obligation de ne jamais déroger à l'honneur. Et cette obligation de ne pas déroger à l'honneur se matérialise par



un code d'interdiction auquel tout homme ou femme bien né ne peut se soustraire. Dans *La Princesse de Clèves* il s'agit des interdits concernant les sentiments et les relations sexuelles hors les liens du mariage. C'est cet asservissement qui garantit l'Honneur de celui ou de celle qui s'y soumet. Chacun des protagonistes a une position singulière vis-à-vis de cette obligation à l'honneur. Positions qui vont du total asservissement jusqu'au désintéret complet pour ses injonctions.

- Le Prince de Clèves, assez âgé pour l'époque (chez Molière ce serait un barbon) est totalement assujetti à l'ordre symbolique de sa caste. Hors l'honneur point de salut pourrait-on dire. En particulier en ce qui concerne les rapports homme/femme, le mariage dans la fidélité aussi bien les actes que les pensées et les sentiments. On ne peut dire qu'il s'y conforme volontairement ou moralement. dans le roman il incarne ce sens de l'honneur ancien. Il ne peut y déroger. Et cette rigidité le mènera à la mort.
- La Princesse de Clèves a une position beaucoup moins tranchée que Monsieur de Clèves. Il y a une évolution quant à sa position vis-à-vis de cet ordre symbolique culturel. Quand mademoiselle de Chartres arrive à la cour de Valois, elle est naturellement soumise à cet ordre symbolique social qui régit les rapports homme/femme : ou le mariage ou le couvent ou le célibat. Avec sa mère elle vient à la cour pour trouver un parti avec lequel nouer les liens sacrés du mariage. Elle hésite entre différents partis. La raison lui fait choisir le Prince de Clèves. Et comme je l'indique précédemment le mariage n'est qu'un contrat social, une alliance, qui ne concerne que la perpétuation du lignage, la gestion patrimoniale et les relations sociales. Mais ce contrat social engage l'Honneur (la parole donnée) de ceux qui le contractent. A l'époque ce contrat est sacralisé par l'église (qui en fait un sacrement). Mais

simultanément elle « rencontre », au sens où je m'en suis toute à l'heure expliqué, le jeune (il est de sa classe d'âge) Duc de Nemours. Tous deux éprouvent ce « **vertige subjectif** » qu'on nomme métaphoriquement et bien imparfaitement, « coup de foudre amoureux ». Mais dans la géométrie structurale du roman cette rencontre, justement, ne débouche pas sur une relation amoureuse qui pourrait être adultère. Elle reste de l'ordre de l'inter subjectivité passionnelle. Dans une relation adultère, il y a de tout temps eu des accommodements avec l'honneur et le ciel. Avec le ciel on peut toujours aller se confesser ... et « repêcher » au sortir du confessionnal. A tout prendre il ne s'agit que d'un péché de chair c'est-à-dire qui ne concerne que le plaisir d'organe. Avec ce qui leur arrive, à savoir la passion, cette option est impossible. Elle sent qu'il y a là subversion de l'ordre symbolique auquel, jusque-là, elle était, elle aussi, assujettie. C'est un cataclysme psychique qui la submerge. Pour le dire en termes de la psychanalyse structurale, l'ordre symbolique qui régit les relations sociales ne prend en compte que la dimension objectal moïque de l'humaine condition. L'épiphanie qu'elle subit dans cette rencontre avec Nemours c'est d'être confrontée à la dimension d'humanité subjective qui semble incompatible avec l'ordre symbolique régit par et pour l'Honneur. C'est l'Honneur qui vectorise le « sens » de la vie collective de cette caste. Ce qu'elle éprouve pour Nemours et ce que réciproquement Nemours éprouve pour elle est au-delà du sens que l'honneur donne à la vie collective. Succomber à cette passion, c'est non seulement être adultère mais subvertir l'ordre symbolique de sa caste... pour un lien qui ne prend aucun sens au regard de cet ordre symbolique. Madame de Clèves est déchirée. Le roman propose une solution à ce déchirement qui concilie l'ordre social et d'une certaine manière la fidélité à cette passion. Quoiqu'elle ne

l'inscrive pas dans la réalité sociale. Elle y sacrifie psychiquement. Tout aussi bien, une fois son mari mort elle aurait pu épouser Monsieur de Nemours. Mais, une passion jamais ne s'inscrit dans les liens frigidés du conjugua ! Elle ne peut se satisfaire d'un contrat social. Et, si Madame de Clèves y sacrifiait autrement et réellement elle trahirait son époux mort et attenterait à son honneur... auquel elle est toujours asservie.

- Nemours, lui n'est absolument pas asservie, ou même soumis, à l'ordre symbolique de sa caste. Nous avons vu qu'il se considère lui-même comme un libertin. Étymologiquement libertin signifie « affranchi » en latin. A cette connotation d'affranchissement se superpose au XVIIème siècle une signification théologique d'« impie ». Les érudits considèrent que cette signification provient d'une mauvaise traduction des Actes Apôtres de Paul. Dans cette épître il est question de juifs fréquentant une synagogue dont l'enseignement n'était pas orthodoxe. De fait au XVIIème siècle le libertinage est un courant de pensée épicurien qui affirme l'autonomie de l'homme vis-à-vis de toute autorité religieuse. Ce courant est matérialiste et considère que la compréhension du monde relève de la seule raison. On est loin du sens que prend dès le XVIIIème siècle le libertinage. Il connote alors une liberté de mœurs qui confine au dérèglement de l'ordre sexuel. Il s'agit alors de la pratique d'une sexualité qui se veut « transgressive ». Sade et Choderlos de Laclos en seront, dans l'expression littéraire, les portes paroles. Nemours certes a une vie sexuelle mouvementée, libre, avant la rencontre avec Madame de Clèves. Mais il est libre aussi dans tous les autres secteurs de sa vie. C'est un esprit fort qui ne s'inquiète nullement des opinions d'autrui. Et il réussit. On pourrait dire qu'il n'a ni dieu ni maître. Pour autant il ne cultive pas la transgression. Il a seulement l'esprit ouvert. De fait, Madame de Lafayette évoque, à son propos, une évolution

psychologique radicale que la passion, qu'il déclare à Madame de Clèves, détermine en tout cas dans sa vie sentimentale et, par conséquent, dans la conduite de sa vie. Comme s'il avait été frappé par la grâce. Quoique rationaliste, l'irrationalité de la passion, aux regards des mœurs du temps, ne l'arrête pas. Plus encore dans ce trio qu'il forme avec le Prince et la Princesse de Clèves, il semble le seul à pouvoir assumer psychiquement et socialement les conséquences de la passion comme naturellement.

- A la lumière de ce qui vient d'être rappelé, on peut dire que ce roman, quel qu'en soit l'auteur, ou les auteurs, est tout de même autobiographique. Il est vrai que les historiens de la littérature n'ont jamais arrêté de gloser sur cette attribution. Mme de La Fayette, elle-même, s'est toujours défendue d'en être l'auteur. Au moment de sa parution, il est signé Segrais... On l'attribue aussi à La Rochefoucauld. Il est notable qu'à l'époque c'est l'éditeur qui a les droits sur l'œuvre. Et bien des œuvres publiées en ces temps sont restés anonymes. Il n'y a pas là matière à gloser. C'est vrai aussi pour *Les Lettres de la religieuses portugaises* (1664). Cette œuvre paraît anonymement et elle est attribuée ultérieurement à Gabriel de Guilleragues. Puis on les a considérées comme authentiquement écrites par une véritable franciscaine Mariana Alcoforado. Peu importe, l'œuvre en dit sur la passion du côté féminin. De fait pour ce qui nous occupe là, à savoir la prétendue exceptionnalité scandaleuse et dangereuse de la passion, cela n'a aucune importance. J'ai indiqué que ce qui était impérissable dans le roman, quand il est œuvre, ce n'est pas l'auteur mais l'œuvre. Il m'est arrivé de dire à titre de boutade, mais pas seulement, qu'un bon auteur est un auteur mort. Manière de dire que l'auteur s'efface, à jamais, derrière l'œuvre. Reste qu'il est logique, du point de vue de ce qui nous importe d'attribuer ce roman à madame de La Fayette, non pas pour toucher

ce qui est en l'état indécidable faute de preuve objective (il n'y a pas de manuscrit signé), mais parce qu'il s'avère structurellement homothétique de la vie réelle d'icelle. On peut toujours alléguer, si l'œuvre est collective (Segrais, La Rochefoucauld, Ménage), que la question de la passion agitait cette coterie liée au mouvement précieux et, tout à la fois, au jansénisme. Il s'agissait alors d'un traité collectif de la passion dont la vie de madame de La Fayette fournirait l'argument. Une étude de vies pourrait on dire. Qu'on en juge :

- En 1755 Marie-Madeleine Pioche de La Vergne rencontre le comte de La Fayette et l'épouse. Elle fait connaissance en même temps du duc de la Rochefoucauld. Dans le roman Madame de Chartes vient à la cour pour trouver un parti. Elle porte son dévolu sur le Prince de Clèves et l'épouse. Dans le même temps elle rencontre le duc de Nemours dont elle tombe en passion.
- Après la naissance de leur fils, le comte de La Fayette disparaît de la vie de son épouse au point que La Bruyère écrit :

*« Nous trouvons à présent une femme qui a tellement éclipsé son mari que nous ne savons pas s'il est mort ou en vie »*

Dans le roman Monsieur de Clèves meurt de chagrin et laisse la princesse libre d'actualiser sa passion. Liberté dont elle ne se prévaudra pas. Au contraire, elle s'éloigne du duc de Nemours. Dans la vie Madame de La Fayette et Monsieur de La Rochefoucauld ne se quitteront plus. Mais au prix de faire taire la passion tout au moins au regard de son actualisation sexuelle dans le monde. Ils resteront comme dit Madame de Sévigné « bons amis » jusqu'à la mort du duc. Encore que les contemporains n'aient cessé de se s'interroger sur les relations

réelles qu'ils entretenaient dans le secret dès leur hôtel particulier. Par convenance (pour l'honneur) tout le monde a fait qu'on s'en tienne à ce qu'ils affichaient et déclaraient publiquement

A quelques inversions structurales près, la vie sociale et sentimentale de Madame de La Fayette est identique à celle de la princesse de Clèves. On peut considérer que la relation sentimentale entre Nemours et la Princesse de Clèves et celle entre La Rochefoucauld et madame de La Fayette procède du même mouvement. Ce sont deux relations platoniques comportementalement aux yeux du monde mais adultères en intention psychique.

Mais il y a deux différences structurales notables entre le roman et sa vie. Dans le roman la Princesse de Clèves n'a aucune relation, pas même platonique et d'amitié, ni avant ni après la mort de son mari, avec Nemours. Toute relation est comme interdite. Ce qui connote la force de la passion et sa singularité de « lien ». Dans sa vie, madame de La Fayette noue une relation (d'affinité élective) avant et après la disparition de son mari dans ses terres auvergnates. La Rochefoucauld et elle se voient tous les jours dans la soirée. L'autre différence, sans doute plus significative pour ce qui nous occupe, est que la passion dans le roman se noue entre deux jeunes gens et l'époux est un barbon. En effet, dans la réalité La Rochefoucauld a vingt ans de plus que madame de La Fayette. Son mari quant à lui est dans la même classe d'âge que son épouse. On pourrait penser qu'il y a là une dénégation de la nature particulière de la passion. Et que déjà dans l'autobiographie fictionnelle il y a une transformation qui indique l'impensable de cette manière particulière de lien qu'est la passion. Elle est présentée dans le roman comme un amour fou qui ne peut que concerner deux jeunes gens et les écarter dangereusement de leur devoir et de leur honneur.

Ce n'est pas exactement la même configuration de la passion dans la nouvelle *La comtesse de Tende*. Dans cette nouvelle il n'y a aucune réciprocité de la passion. La comtesse de Tende voue une passion à Guise qui n'éprouve rien en retour ; le comte

de Chabannes qui est le précepteur de la comtesse et son confident (un barbon donc) développe une passion à son égard, qu'elle rejette. Cela finit mal pour lui. Il est tué lors du massacre de la Saint Barthélémy.

C'est dire que pour Madame de la Fayette cette affection particulière de l'âme qu'est la passion ne peut concerner que des jeunes gens dans l'emportement donc de la jeunesse. L'inconséquence donc. De plus, elle ne peut la concevoir que comme une relation d'objet illusoire ou nocive. Parce qu'elle ne peut faire l'objet d'un « sens » rationnel et de fait ne peut s'inscrire dans la réalité sociale. Elle la rabat sur une relation d'objet idéalisée. Comme si le processus d'idéalisation en était le détenteur. La passion est alors réduite à une relation amoureuse irrationnelle et inconsidérée. Elle se déclare à la vue d'un bel objet (idéalisé) qu'il faut absolument consommer. Il ne peut en être autrement. Un barbon est rarement un bel objet. C'est ce que la comtesse de Tende fait savoir brutalement au comte de Chabannes.

Tout cela indique que Madame de La Fayette est en proie à la passion dont elle ne sait que faire et que dire. Tout se passe comme si elle était une « marrane » de la passion. Pour la vivre elle se condamne, et condamne La Rochefoucauld, à l'abstinence sexuelle ... chasteté que tout au moins elle tente d'afficher vis-à-vis de son clan. La passion, tout autant que l'Acte sexuel, est inutile et incompatible au regard de l'appartenance à son clan aristocratique. La passion ne sert pas les contrats matrimoniaux, voire même elle s'y oppose. Elle semble même en être l'ennemie puisqu'aussi bien elle met à mal, dans la réalité, ceux-là même qui sont conclus en tout bien tout honneur. Elle est hors sens. Le réflexif à cette époque, marquée par le rationalisme, est inapte à trouver la raison pour laquelle on devrait faire place à la passion qui n'a pas de « raison ». On la considère, à tort, comme subversive faute d'en comprendre le ressort. Avant cette époque on avait déjà tenté de rationaliser cette trinité où, en regard du contrat matrimonial de gestion de la lignée et du

patrimoine, cette classe aristocratique moyenâgeuse avait inventé une place pour introduire cette dimension passionnelle dans l'organisation sociale. On avait ritualisé l'expression sous la codification de l'amour courtois d'où on bannissait, mais pas toujours, les Actes sexuels. Une ritualisation désexualisante qui permettait, malgré tout, de réintroduire l'intersubjectivité dans la culture. Mais cette dénégation de la dimension subjective passionnelle et son bannissement, paradoxalement, en atteste l'existence et la nécessité. Ce qui est le propre de la dénégation. Et pourtant la dimension Ex-Sistentielle subjective s'avère comme une nécessité. C'est d'ailleurs la seule manière de l'attester négativement quand on idéalise la raison : dire que ce qui n'est pas susceptible d'une démonstration réflexive moïque doit être banni. Ce qui atteste paradoxalement de sa réalité. Et Madame de La Fayette n'a pas renoncé à sa passion, ni la Rochefoucauld. Ils l'ont vécu d'abord en la ritualisant à leur manière comme du temps de l'amour courtois. Ils se présentent comme « bons amis ». Et leurs contemporains ont acquiescé. Mais surtout s'ils vivent leur passion c'est en la déplaçant sur une passion commune qu'est la littérature. C'est-à-dire l'écriture. Manière de donner du sens à ce qui n'en n'a pas d'un point de vue objectal moïque. Quant à l'Acte sexuel qui peut actualiser la passion (ou non) le mystère reste entier. Les contemporains se sont perdus en conjectures. Mais ils ont respecté cette ritualisation sans jamais évoquer l'adultère. Certains indices font penser que Madame de La Fayette, comme la Princesse de Clèves y aurait renoncé au grand dam de Monsieur de La Rochefoucauld. On n'acte pas ce qu'on est incapable de comprendre réflexivement pour lui donner un sens. C'est le principe de précaution. Concernant cette passion d'écrire, c'était comme si elle faisait lien entre eux et masquait et justifiait cette inter subjectivisation sans rime ni raison. Auteurs ils l'ont été d'autant plus qu'ils souhaitaient restés anonymes. L'œuvre est impérissable, pas l'auteur. Avec son souci explicite pour la dimension subjective à travers l'interrogation sur la passion, Madame de La Fayette peut être considérée effectivement comme l'inventeur du roman moderne.



On pourrait considérer que l'art du roman, quoiqu'il fasse intervenir les trois niveaux d'élaboration qui le constitue (sémiotique, sémiologique, sémantique), l'auteur, parce qu'il a du talent ou du génie, subverti le réflexif, à son insu, au profit de l'ordre sémiotique subjectif, alors qu'il semble privilégier les niveaux sémiologique et sémantique. C'est ce qui est, en première approximation, incontestable. Mais ce n'est qu'une apparence. Les développements sémiologico-sémantiques sont travaillés et s'élaborent toujours autour de l'énigme que le subjectif sémiotique, sous la forme explicite de l'incongruité de la passion, pose à l'auteur. On pourrait dire que les développements sémiologico sémantiques, au travers des motifs et trames qu'ils traitent, n'en finissent pas, en creux, et malgré qu'ils ne l'atteignent réflexivement jamais, d'interroger cette humanité sémiotique subjective qui fait Ex-Sister. Cette actualisation implicite de la dimension inconsciente sémiotique s'active, au travers du style et du rythme dans le traitement involontaire des phonèmes dont l'auteur, à son insu, organise la mise en ordre « signifiante » dans sa prose. Non pas signifiante d'un sens à travers les significations produites par la langue, mais d'émergence subjective qui fait lien social au lecteur et se faisant au collectif. Le texte d'un auteur est toujours une manifestation « d'humanisme » dans le sens que je donne à ce terme. Avec l'obligation de passer par la sémiologie sémantique de la langue pour en attester.

C'est sans doute ce en quoi se différencie l'art du roman de l'art de la poésie. Le poète n'est pas astreint, (ou autrement), aux dimensions sémantiques et sémiologiques. C'est ce dont il sera question dans le séminaire prochain.

Merci de votre attention,

Marc Lebailly